

NUMERO 391

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Maman est en prison - L'absente

Une famille pour tous..., la chronique d'Hélène Bonnaud

Faire un documentaire (1) sur les mères en prison est une idée que Melissa Theuriau n'a pas hésité à mettre en œuvre, malgré les difficultés qu'elle a rencontrées, tant sur le plan des autorisations administratives que des rencontres avec les mères et leurs enfants. Il a donc fallu trouver à la fois des mères prêtes à témoigner de ce qu'elles vivent en tant que mères privées de leurs enfants, mais aussi obtenir le consentement des enfants de ces mères-là.



Melissa Theuriau et Hélène Lang Trong, qui a réalisé le film, ont réussi, grâce à leur désir de savoir, à approcher la question du lien mère-enfant et de sa mise à mal lors de l'incarcération de la mère. Comment les enfants vivent-ils l'incarcération de leur mère ? La colère, la douleur, l'impuissance sont manifestes, mais aussi la honte et le rejet. Qu'est-ce que ce lien mère-enfant ? Comment surmonte-t-il la séparation ?

Pour répondre à cette question, le film traite de quatre destins de femmes, quatre histoires de mères et de leurs enfants. Avec elles, nous entrons de plain-pied dans la temporalité propre à l'emprisonnement et ses conséquences. Il y faut d'abord un événement imprévu qui vient désorganiser leur vie. Sans jamais prononcer le mot qui rend compte de la réalité de l'acte délictueux – on parle de bêtise tout au long du film –, ce documentaire explore les conséquences sur les enfants de l'interruption de la présence maternelle.

Le titre du film, *Maman est en prison-L'absente*, m'a semblé d'une grande justesse. L'absente, c'est la mère, et c'est de ce drame dont il est question. En effet, les témoignages disent tous la douleur de l'absence. Celle-ci infiltre chaque moment de l'incarcération mais aussi chaque tentative de retrouvailles. Comment faire avec le laisser-tomber ? Comment faire, quand on est un enfant, avec le réel de cette privation maternelle ?

C'est avec tact que chaque mère, chaque enfant sont interrogés et qu'est recueillie la façon dont ils traversent cette épreuve, et ceci sur plus d'un an de suivi. Comment se reconstruit le lien, ce lien mère-enfant, dont il est dit à la fin qu'il ne se brise jamais ?

Au-delà de la singularité de chaque situation, le documentaire cherche à attraper les conséquences de la séparation, certes, mais aussi les difficultés propres aux retrouvailles avec la mère. C'est ce point qui m'a semblé le plus subtilement montré. Le retour à la maison, la reprise de la vie « normale », renvoie à l'insupportable de la séparation qui tout à coup resurgit sous la forme d'un symptôme chez l'enfant. Le fils de Linda n'écoute plus sa mère, Alexandrine va passer presque un an à la maison, comme si elle avait besoin de s'enfermer elle-même dans une solitude dont elle éprouve la nécessité pour se reconstruire. Tony, âgé de 11 ans, fait une tentative de suicide, quinze jours avant la sortie en permission de sa mère qu'il connaît à peine. Ainsi, c'est sous la forme du symptôme que se manifeste chez l'enfant, les effets d'après-coup du retour à la maison de leur mère.

Ce documentaire démontre à quel point le symptôme ne se produit pas dans l'immédiateté du traumatisme. Les effets de la séparation ne sont lisibles qu'une fois l'urgence à supporter l'absence, la perte, le drame que constitue l'emprisonnement maternel ont dû être traversés. Alexandrine le dit très bien. Elle s'est retrouvée du jour au lendemain dans la situation d'une jeune fille sans mère et rejetée par son père, devant s'assumer seule, trouver comment faire pour gagner sa vie, poursuivre ses études, etc.

Elle a fait face. Elle a été voir sa mère chaque semaine à Fleury, elle a pris en charge avec sa sœur les conséquences de l'emprisonnement maternel. Et sa colère est à la mesure de ce qui lui est arrivé. On se dit que la colère est salutaire. Mais au retour de sa mère, c'est elle qui dit « stop » et s'isole, comme si le réel de la séparation la rattrapait.



Un autre point m'a paru intéressant à relever dans ces témoignages. Il s'agit du rapport à la parole. Ainsi, à plusieurs reprises, ces enfants, ces mères disent qu'ils préfèrent ne pas parler. Qu'ils préfèrent ne pas dire ce qu'ils ressentent, ce qu'ils éprouvent car sinon, c'est trop difficile. Cette limite à la parole est un indice de l'impossible. Elle indique l'au-delà de ce que la parole peut dire, l'au-delà de ce qu'elle peut vouloir dire. Face à cette rupture dans la vie, la parole ne fait qu'écraser le réel par l'imaginaire, et c'est proprement insupportable. La défense est nécessaire. Elle passe par un silence, un oubli de la réalité, un oubli calculé dont certaines mères ont parlé. Préférer ne pas parler de nos enfants, préférer ne pas regarder leurs photos, etc. Le prix de la séparation se paye en détachements, isolations, mises en retrait pour s'aménager une vie possible. Il s'agit là encore d'une modalité de survie pour supporter l'angoisse de la solitude, de l'éloignement.

Contrairement à une psychologie du traumatisme qui voudrait que la parole soit convoquée dès les débuts de l'expérience traumatique, la parole qu'on adresse à un analyste est d'un tout autre ordre. C'est une parole à laquelle on consent. C'est aussi une parole d'après-coup, une fois qu'on a encaissé les moments insupportables de sa vie. C'est quelque chose qui ne se décrète pas. C'est une parole qui ne peut s'explorer que dans la conviction que ce n'est pas le « il faut en parler » contemporain et drastique de notre culture dont il s'agit, mais d'un désir de se retrouver tel qu'en soi-même, et de reconnecter son histoire et son symptôme. Il y a un désir de savoir qui s'y accroche. C'est un désir de parler pour faire taire quelque chose qui ne s'attrape pas, et qu'on appelle le ressassement, la répétition sans fin, le délire qui ne nous quitte plus, lorsque la vie a creusé un trou dans l'amour et plus obscurément un trou dans l'amour pour la mère.

La psychanalyse reste un recours de l'après-coup. Elle permet de retrouver la parole quand on se l'est interdite, ou quand on nous l'a interdite. Elle reste un choix.

À la fin du film, il y a une rencontre réelle entre certaines personnes du film et la productrice. C'est un moment d'après-coup qui intéresse Melissa Theuriau. Elle veut savoir ce que ces femmes, ces enfants, cet éducateur ont pensé de son film. Elle attend leur avis. Et la conversation repart. Chacun parle de son expérience. Mais personne ne se comprend. Linda parle de sa dépression, de son passage à l'hôpital psychiatrique, de son inquiétude pour son fils, et Alexandrine lui dit : « Mais vous n'êtes pas morte ! ». Alexandrine n'a rien trouvé de mieux à dire. « On est vivants. On n'est pas morts. Y'a pire que nous. » Et dans sa phrase, on entend la nécessité pour elle de ce message qui sonne faux. On entend comment ces expériences ne peuvent pas s'ajouter, se compléter, mais restent irréductiblement singulières.

Alexandrine ne comprend pas Linda. Elle ne la comprendra jamais. Elle veut créer des lieux pour les enfants de parents en prison, où il n'y aurait ni psychologue, ni éducateur. Elle veut des lieux où les enfants de parents en prison soient totalement libres. Elle rêve de sa liberté perdue.

Il y a d'autres enjeux dans ce documentaire qui aborde la question de la maternité en prison. Environ 80 000 enfants naissent en prison. Ils vivent avec leur mère jusqu'à l'âge de 18 mois, après quoi ils leur sont enlevés. Faire le choix d'avoir un enfant en prison, c'est dans le cas de Malween, la seule possibilité de continuer à vivre. Devenir mère, une mère qui, elle le dit, ne sera pas là pour les prochains anniversaires ni les Noël de son enfant. Une mère qui s'inscrit dans l'absence...

(1) *Maman est en prison - L'absente*, documentaire réalisé par Hélène Lang Trong et produit par Melissa Theuriau. Diffusé sur M6 le 16 mars 2014. <http://www.youtube.com/watch?v=YvzXRvM0gHI>
Lire l'article paru dans *Elle* du 14 mars 2014, « Etre mère, même en prison », p. 107.



« Ce n'est pas réparable »

Allons z'enfants (3), la chronique de Daniel Roy

Dès la première rencontre, Max, 4 ans, s'empare d'un poupon et des instruments d'une trousse médicale, trouvés dans l'armoire. Il met en scène et en acte la situation qui est la sienne en ma présence, où il est à la fois le poupon et le médecin-bourreau de l'enfant. Il lui fait subir tous les démembrements et sévices possibles. Aucune intervention n'arrête le processus en cours. Le jour où il me vient à l'idée de lui faire remarquer que cela pourrait peut-être se réparer, il rétorque : « Ce n'est pas réparable ». La perspective d'une réparation possible n'est pas celle de Max. Je lui dis : « Excuse-moi, je n'avais pas compris que ça n'était pas réparable ». Max a raison, il y a des choses qui ne se réparent pas, et cela s'est inscrit dans son histoire. Mais le fait d'avoir pris acte que ça n'était pas réparable apaise Max.

Max a pris l'habitude en début de séance d'ouvrir l'armoire, de la vider de tous les menus objets qu'elle contient, et de les laisser tomber en vrac. Je m'en occupe et ne lui demande rien. Max se procure ainsi un endroit où se loger : il va en effet expérimenter toutes les étagères qu'il a vidées pour trouver celle qui lui convient le mieux. Il ferme alors la porte et « du pays de l'armoire », il peut m'appeler, demander du secours ou me raconter à son retour ce qu'il y a trouvé.



Que nous apprend Max ? Pour lui toute demande est menace et il y répond par une action qui fait usage des armes de l'autre. Le dispositif de la cure isole la structure des événements qui agissent son corps. Ses enseignantes en témoignent : vous parlez fort, il crie ; vous parlez trop, il mord ; vous voulez rassembler les enfants, il les pousse pour se faire une place. Max nous rappelle que, pour le petit d'homme, le signifiant n'est pas toujours unifiant : il n'identifie pas, il morcelle. Que le signifiant n'est pas toujours accueillant : il ne loge pas, il rejette.

Certains êtres parlants, au temps de l'enfance, se confrontent avec fort peu de médiation à ce heurt « qui n'est pas réparable ». Pour tous, des signes plus discrets en indiquent la présence, toute recouverte qu'elle soit par les identifications idéales et les négociations avec leurs partenaires. Nous gagnions à localiser, à distinguer et à nommer, sans angoisse, avec les enfants que nous rencontrons ce qui, pour chacun d'eux, « n'est pas réparable ». Cela ferait œuvre de civilisation. Merci, Max.

« *Affinity therapy* » **Autisme : un nouveau souffle aux USA ?**

par Myriam Perrin

Après la sortie récente du livre de Kristine Barnett, *L'étincelle*, dont Jean-Claude Maleval se faisait l'écho dans [Lacan Quotidien n°372](#), témoignant de l'extraordinaire construction autistique de Jake, grâce au soutien de sa mère pour ses centres d'intérêts, et ce contre l'avis des experts, c'est au tour du journaliste politique Ron Suskind (1) de publier, ce 1^{er} avril, *Life, animated* qui décrit « sa rencontre » avec son fils autiste, grâce au monde de Disney. Le New York Times@ (2), le 7 mars dernier, en a fait paraître un très long résumé. Là encore, il s'agit précisément du témoignage du soutien des inventions d'un autiste par les membres de sa famille, dont l'efficace ne manque pas de susciter l'émotion. Il suffit de lire plusieurs sites américains référencés en matière d'autisme, où, entre autres, circulent un extrait vidéo du reportage de Roger Ross Williams (3) sur ce dialogue avec un autiste.

Un nouveau souffle s'emparerait-il des Etats-Unis en matière de traitement de l'autisme ? Il y a toutes les raisons de le croire. D'ailleurs, il suffit de se rappeler l'importance considérable que prit là-bas la sortie, à la fin des années 80, du livre du Dr Axline, *Dibs* (4), et du film *Rainman*, contribuant grandement à la mise en place et la promulgation des thérapies cognitivo-comportementales dans le traitement de l'autisme.

Cette fois, c'est davantage des thérapies par affinités qui se promulguent, autrement dit un pari sur les capacités auto-thérapeutiques du sujet à partir de ses inventions, thérapies qui se centrent sur les intérêts spécifiques et/ou îlots de compétences de l'autiste.

L'article du 1^{er} avril d'Hanna Rosin (5) sur *Slate.com*, au titre évocateur : « A pathway, not a prison » (6), où sont interviewés les Suskind et le thérapeute de leur fils Owen Dan Griffin, fait le constat que l'efficacité de la *Disney therapy* vient remettre en question les connaissances « que nous avons, dit Griffin, sur le cerveau des autistes ». Plus encore, est fait état des affinités très singulières que la plupart des autistes développent, des passions considérées à tort comme des obsessions. On y déplore que la psychiatrie actuelle (donc celle du DSM et des TCC) les considère comme des symptômes, des tocs ou des pensées répétitives renforçant l'isolement de l'autiste. Est également noté que si les thérapeutes s'intéressent aux affinités des autistes, ce n'est qu'en terme de récompense suite à un comportement social adapté. Bref, on étouffe dans l'œuf...

A contrario, Ron Suskind rapporte dans le New York Times@ son soutien au centre d'intérêt de son fils, et c'est ainsi que celui-ci a retrouvé l'usage de la parole. En effet, c'est vers l'âge de trois ans qu'Owen, jusque-là prolixe de phrases convenues, se mure dans le silence, refuse d'engager le regard et s'isole radicalement. Les premières constatations médicales sont catastrophiques. Un « autisme régressif » au pronostic ravageant est diagnostiqué. Pourtant...

L'activité favorite d'Owen est de visionner des films de Disney, collé à son frère Walt qui l'entoure de ses bras. Il y passe des heures, avec cette compulsion à rembobiner certains passages, sans que la famille n'en saisisse la logique. Précisons que, de manière quasi inaudible, Owen ne prononçait jusqu'alors qu'un seul mot : *Jus* ou un charabia : *juicervoice*. De double en double, de Walt à Disney, d'un branchement libidinal sur le double à la langue verbeuse.



Un matin, alors que le couple Suskind rejoint Owen qui regarde pour la énième fois *La petite sirène*, sa mère entendra ce que dit son fils. Au moment où Ursula, la sorcière des mers, chante sa demande à Ariel, la sirène, celle de lui céder sa voix en échange d'être transformée en humaine pour rejoindre son prince, Owen rembobine et réécoute en boucle : *Go ahead – make your choice ! I'm a very busy woman, and I haven't got all day. It won't cost much, just your voice !*

« *Just your voice !* ». Cornelia Suskind décode et Ron s'adresse à son fils : « C'est "juste ta voix" que tu dis ? ». Owen le regarde et dit très clairement : « *Just your voice, just your voice* ». Si l'orthophoniste d'Owen, tout comme son pédiatre, tempèrent l'enthousiasme de la famille, en avançant que, écholaliques, peu d'autistes saisissent le sens, Ron ne s'y résout pas. D'abord, ils partent à Disneyland et Owen y paraît être chez lui, « comme si son identité, écrit Ron, ou ce qu'il a pu en construire, était lié à cet endroit ». Mais, Ron n'a cependant pas « trouvé la clé » (7).

Plusieurs mois plus tard, le jour de l'anniversaire de Walt, alors que la fête est terminée et que celui-ci apparaît nostalgique, Owen regarde ses parents et commente : « *Walter doesn't want to grow up like Mowgli or Peter Pan* ». La surprise de la phrase adressée et complète, interprétant ce qui précisément se joue pour son frère, signe des capacités cognitives intactes et Ron Suskind tente une expérience : il se glisse dans la chambre de son fils, attrape la peluche Iago, perroquet dans *Aladin*, qu'Owen imite beaucoup. « Then, a thought : be Iago. What would Iago say? ». Ron, imitant autant que faire se peut Iago, s'adresse à son fils et obtint une réponse ; un "dialogue" avec l'autiste s'instaure :

— « Qu'est-ce que ça fait d'être toi ? », dit Ron.

Owen se tourne vers Iago :

— « Je ne suis pas heureux. Je n'ai pas d'amis. Je ne comprends pas ce que les gens disent ».

— « Alors, Owen, quand sommes-nous devenus de si bons amis ? »

— « Quand j'ai commencé à regarder *Aladin* tout le temps. Tu me faisais tellement rire. Tu es tellement drôle ».

— « Rigolo ? D'accord Owen, par exemple quand je dis... hum... "Alors, alors tu épouses la princesse et tu deviens son crétin de mari" ».

Owen fait un son rocailleux, comme quelqu'un essayant d'éclaircir sa voix ou de trouver une intonation plus basse :

— « J'adooore la manière dont ton petit esprit d'oiseau fonctionne ».

« C'est une réplique de Jafar, avec la voix de Jafar », commente Ron.



Owen se saisit de cette proposition ingénieuse de son père pour sortir de sa solitude autistique et trouve là, et dans les moments à venir, grâce à l'appui sur des partenaires au diapason de son invention, non seulement un traitement de l'objet voix, contraint par son refus structural de prendre une position d'énonciation, mais aussi, et surtout, une façon d'aller dans le monde. La famille, en effet, se transforme secrètement *la nuit en personnages de Disney*, chacun prenant la voix et les dialogues d'un des doubles d'Owen, afin de lui *dire quelque chose* et susciter son branchement libidinal sur ce bavardage. C'est sûrement ce qui permettra son accueil dans une classe, spécialisée, où on est parfois inquiet de « l'esprit divaguant d'Owen, dit-on, dans son monde parallèle ». « Nous leur expliquons notre trouvaille : la clé est de l'exploiter », écrit Ron arguant qu'Owen « a appris à lire en s'appuyant sur le lent défilé des crédits à la fin des films ». Si l'école y consent un temps, et que les progrès d'Owen sont notables, elle ne mise pas sur une pédagogie centrée sur ses affinités. Pourtant, Ron décèle clairement qu'Owen « fait de ces films des outils, qu'ils utilisent de plus en plus afin de comprendre le monde ». Ceci ne suffira pas à convaincre et l'école interrompra l'accueil d'Owen.

Puis Ron Suskind découvre que, touché par ce changement radical de prise en charge, Owen se livre à un véritable traitement des affects via ce qu'il nomme « les acolytes », personnages secondaires des films. Un acolyte est « celui qui aide le héros à réaliser son destin », explique Owen. Quelle meilleure définition du double autistique ! Owen les dessine, se branche directement sur l'image animant libidinalement son propre corps, et code les émotions qui les accompagnent. « Le spectre de la complexité émotionnelle de l'homme tient tout entier dans ces acolytes », constate Suskind. À ce titre, ce travail défensif d'Owen est particulièrement exemplaire. De manière manifeste, Owen pouvait parler de façon beaucoup plus naturelle via la voix d'un acolyte, et s'en servir pour communiquer au quotidien, avec de plus en plus de souplesse. La position de son thérapeute Dan Griffin semble y avoir été pour beaucoup.

Dan Griffin a pris très au sérieux la *Disney therapy*. Dans l'interview, il confie tenter de saisir très précisément ce qui a fait l'efficacité de cette *affinity therapy*. La direction prise par Griffin fut celle de suivre l'invention d'Owen, de considérer cette affinité comme une solution constructive pour le sujet et de s'en servir. D'abord respecter le script de Disney, puis demander d'y ajouter quelque chose. S'est ainsi que la souplesse et l'humanisation d'Owen ont été obtenus, lui-même protégé de l'énonciation via la voix d'un des acolytes. Enfin, inventer de nouveaux scripts pour faire part de ces préoccupations ou demandes. Ron conclut très justement que ce fut comme si Owen avait trouvé sa façon singulière de parler. C'est ainsi que se mit en place le programme d'apprentissage de Zazu. « C'est à ce moment que commença son auto-guérison ». Même sa rencontre avec l'Autre sexe tentera de se régler via les scènes romantiques des films animés.

L'article de Slate nous apprend que dernièrement, des experts de l'autisme consentiraient à concevoir que certaines affinités pourraient être considérées comme des révélateurs de capacités et non comme des limites...

A suivre donc.

(1) Auteur de quatre ouvrages sur le pouvoir présidentiel, lauréat du prix Pulitzer, et actuellement doyen du Centre d'Éthique d'Edmond J. Safra à Harvard.

(2) http://www.nytimes.com/2014/03/09/magazine/reaching-my-autistic-son-through-disney.html?_r=0

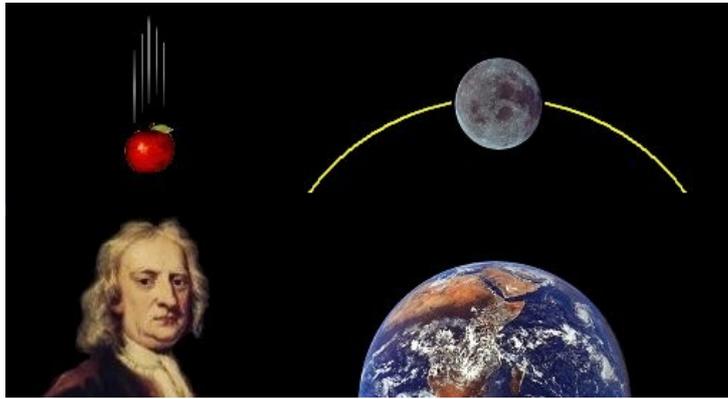
(3) The Academy Award-winning filmmaker.

(4) Axline H. G., *Dibs*, 1964, Flammarion, Manchestcourt, 2004.

(5) Journaliste américaine, pour *Slate magazine*, fondatrice de *ofDoubleX* et rédactrice pour *The Atlantic*.

(6) http://www.slate.com/articles/life/family/2014/04/life_animated_talking_about_affinities_autism_and_disney_with_ron_suskind.html

(7) Pour reprendre l'expression d'Anne Idoux-Thivet, mère d'un enfant autiste et auteure de *Écouter l'autisme*, car, dit-elle, « trouver la clé, là est le secret », étant entendu que chaque clé est unique. Idoux-Thivet A., *Écouter l'autisme*, Paris, Autrement, 2009.



LU CE JOUR

par Jam

2 avril

Un président non-newtonien : portrait avec mathème

« Le Silly Putty est un polymère à base de silicone, connu pour son comportement surprenant (non newtonien) aux sollicitations. Une boule de Silly Putty rebondit sur le sol 25 % plus haut qu'une balle de caoutchouc ; pourtant, si on pose cette boule sur une surface horizontale et si on attend quelques minutes, on voit le Silly Putty s'étaler comme un fluide visqueux. On peut même avoir un comportement de solide si on applique une contrainte très rapide. Le même matériau réagit de manière très différente lorsqu'il est soumis à une sollicitation rapide (en le faisant rebondir sur le sol) ou lorsque la contrainte est appliquée pendant un temps très long. Dans le premier cas, le temps de sollicitation est inférieur au temps caractéristique du matériau, les composants élémentaires n'ont pas le temps de se déformer de manière importante, et on observe une réponse élastique. En revanche, lorsque le temps de sollicitation est plus grand que le temps caractéristique, on observe une réponse de type visqueux. Le modèle le plus simple de fluide viscoélastique consiste à additionner les contraintes d'origine élastique et les contraintes d'origine visqueuse :

$$\sigma = \sigma_{\text{elast}} + \sigma_{\text{visq}} = E \cdot \varepsilon + \eta \cdot \dot{\varepsilon}$$

où E est le module d'élasticité et ε est la déformation. Une représentation graphique de ce modèle, dit solide de Kelvin-Voigt, est l'association en parallèle d'un ressort et d'un piston. On peut également associer en série un ressort et un piston (modèle du liquide de Maxwell). » Extrait de Wikipédia. Ci-dessus : Newton, la pomme, la Terre et la Lune.

3 avril

Présidence : l'option viscoélastique

« A l'UMP, on est convaincu que la vague anti-Hollande est tellement profonde qu'elle dévastera tout sur son passage, et qu'il faut bien se préparer dès maintenant à une cohabitation avec l'hôte de l'Elysée. Quand ? Dans six mois, un an ? De nombreux paramètres restent encore flous, mais la dynamique électorale va dans ce sens. Dans l'entourage de François Hollande, cette hypothèse est étudiée plus que sérieusement. Après tout, Mitterrand et Chirac ont été réélus après une cohabitation. Pourquoi François Hollande, qui est un peu la synthèse des deux hommes, ne les imiterait-il pas, pour être réélu en 2017 ? » Article de S. Raffy, site du Nouvel Observateur.

4 avril

Gribouille, n. m.

« XVI^e siècle, comme nom propre d'un personnage populaire. Dérivé régressif de gribouiller. Par allusion à la formule Fin comme Gribouille, qui se jette à l'eau pour ne pas se mouiller, se dit d'un personnage naïf et malavisé qui, pour éviter un mal, se précipite dans un autre qui est pire. Dans cette affaire, il s'est conduit en gribouille. C'est une politique de gribouille, une politique qui mène au contraire de ce qui était souhaité. • Titre célèbre : La Sœur de Gribouille, de la comtesse de Ségur (1862). » Site du CNRTL (Centre national des ressources textuelles et lexicales). [Cette définition est du Dictionnaire de l'Académie, 1986. Le roman de la comtesse de Ségur est en ligne sur Wikisource. Littré estime vraisemblable que « Gribouille » soit un nom fictif, tiré du verbe « gribouiller ». Dans son blog *alIjup.com* A. Juppé stigmatise l'actuelle conduite de l'économie sous le titre : « Politique de gribouille ». L'orthographe est fautive : « Gribouille » est un nom propre, il s'écrit avec une majuscule. Cela dit, la démonstration souligne un intéressant paradoxe.]

5 avril

Comment s'entendre avec le réel

J.-A. Miller : « Au lendemain de la seconde Guerre mondiale, bien avant d'avoir élaboré ses trois catégories fameuses, Lacan reconnaissait aux Anglais "un rapport véridique au réel", contrastant avec la passion des Français pour la méconnaissance. Mon dieu ! il est sensible que nous en sommes toujours là. Cela dit, laissons la psychologie des peuples. Peut-on vraiment avoir un rapport véridique avec le réel ? Ce rapport n'est-il pas toujours menteur par quelque côté ? D'autant que la vérité elle-même n'est pas véridique, elle ment, ou du moins elle varie, bien fol qui s'y fie. La question est de savoir quel rapport avec le réel permet de s'y retrouver. Un rapport mathématique sans doute, mais quelle mathématique, et quelle physique ? Un rapport psychanalytique, ce serait souhaitable, mais qu'est-ce à dire ? » Extrait de « Lu ce jour », rubrique du blog *Lacan Quotidien*, n° 391.

La première époque de LU CE JOUR est achevée. Le relais mensuel passe dans les mains de Pierre-Gilles Guéguen. François Regnault prendra la suite vers le 5 mai. Ce sera ensuite le tour d'Éric Laurent, à partir du 5 juin.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen**, **catherine lazarus-matet**, **jacques-alain miller**,

eve miller-rose, **eric zuliani**

édition **cécile favreau, luc garcia, bertrand lahutte**

▪ **équipe**

▪ pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy, judith miller**

▪ pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

-pour Latigo, **Dalila Arpin et Raquel Cors**

-pour Caravanserail, **Fouzia Liget**

-pour Abrasivo, **Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller**

diffusion **éric zuliani**

▪ designers **viktor&william francoizel** vwfcbzl@gmail.com

▪ technique **mark francoizel & olivier ripoll**

▪ médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ **suivre Lacan Quotidien :**

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : **éric zuliani**

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : **gil caroz**

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : **oscar ventura**

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : **anne lisy et natalie wülfing**

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : **patricia badari** ▫ traduction lacan quotidien au brésil : **maria do carmo dias batista**

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR **CLIQUEZ ICI.**

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : **à la fin** du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN

ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.